

N° 18

7<sup>e</sup> Année

1<sup>er</sup> Décembre 1902.



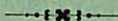
# La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



## SOMMAIRE

- GABRIEL SÉAILLES.. *Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas (1<sup>re</sup> Conférence).*  
ALFRED NAQUET... *La Patrie.*  
..... *Les Universités populaires.*  
L. MOMENHEIM..... *Correspondance.*



## ABONNEMENTS :

France : Un an : 3 francs. — Six mois : 1 fr. 50  
Étranger : Un an : 4 francs.



Le Numéro : 0 fr. 25

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI<sup>e</sup> Art.)

PARIS

## VIENT DE PARAÎTRE :

**Le Mouvement Éthique**, par ALFRED MOULET, 1 fr. 75 franco (à la *Coopération des Idées*). — Nous recommandons particulièrement cette étude documentée du mouvement éthique international.

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'**avertissement**.

### **NOUVEAU CIGARE NASAL ET BUCCAL DE A. DAUDÉ**

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un **cigare** et d'un **flacon** franco contre un mandat de **4 francs** adressé à

**M. A. DAUDÉ**, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales).

### **L'ASSOCIATION COOPÉRATIVE**

est un journal hebdomadaire, édité par le Comité central de l'*Union Coopérative* des Sociétés françaises de Consommation et par la Chambre consultative des Coopératives de Production. Il paraît tous les samedis et contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — **L'Association Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération. *Prix du numéro, 0 fr. 10 ; de l'abonnement annuel, 5 fr.* Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, Paris.



# La Coopération des idées

## Pourquoi les dogmes ne renaissent pas <sup>(1)</sup>

### PREMIÈRE CONFÉRENCE

Mesdames, Messieurs,

Il est difficile de parler des choses religieuses avec sang-froid. Les croyants sont convaincus que la moralité humaine repose sur leurs dogmes, et ils imaginent que leurs adversaires ne veulent que se soustraire à toute discipline et se livrer sans obstacle à leurs passions brutales. L'obscur sentiment que le doute est contagieux, que la foi ne se maintient que par l'accord des esprits, ajoute à leur impatience de la contradiction je ne sais quelle inquiétude personnelle. Les incrédules, le plus souvent, ne font que retourner le fanatisme : en rejetant la religion, ils gardent tous les mauvais sentiments qu'elle peut inspirer. Ils se

(1) Extrait, d'après *La Grande Revue*, des conférences faites par M. Gabriel Séailles, à *La Coopération des Idées*, les 1<sup>er</sup> et 8 Octobre derniers (V. *la Grande Revue*, nos de novembre et de décembre).

refusent à admettre la sincérité d'une croyance qu'ils ne partagent plus, ils affectent un dédain superbe pour des dogmes dont ils ignorent l'histoire, dont ils ne comprennent pas le sens, et ils ne laissent d'autre alternative aux âmes religieuses que celle de l'hypocrisie ou de la stupidité.

La colère et la haine sont de mauvaises garanties d'impartialité. Pour juger une institution, il est bon de la comprendre et, s'il est possible, de l'aimer ; pour se prononcer sur son avenir, il est utile de savoir ce qui a fait sa force dans le passé. Les maux qu'ont causés les religions frappent tous les yeux : corruption des prêtres, tyrannie des consciences, négation des grandes vérités scientifiques, persécutions, bûchers, assassinats ; le bien qu'elles ont fait pour une bonne part nous échappe, il est le secret des âmes, qu'elles ont soutenues, purifiées, auxquelles elles ont donné la force et la consolation. L'impiété de parti pris n'est pas seulement inintelligence, elle est ingratitude ; les dogmes que nous avons dépassés ont contribué à la formation de notre conscience. Dans toute religion positive, il y a quelque chose qui mérite notre respect, et c'est le sentiment religieux lui-même, dont elle a été une forme momentanée. Sans parler de l'action morale qu'elles exercent encore sur bien des âmes, comment rester indifférent à tout ce que les religions ont créé de beauté, légendes et symboles, temples, chants et cérémonies : la cathédrale éveille en nous, par une involontaire sympathie, l'émotion mystique dont elle est le vivant langage.

Je ne viens donc pas faire œuvre de polémiste ; il ne me convient pas de parler légèrement de questions qu'on se doit à soi-même et aux autres d'aborder avec sérieux. Je n'attaque pas le cléricalisme ; je ne consi-

dère pas le christianisme comme un instrument politique, comme un puissant moyen de conservation sociale ; je le prends pour ce qu'il veut et pour ce qu'il doit être, une théorie du monde, une doctrine morale, et je me demande pour quelles raisons il perd de plus en plus l'empire qu'il a pendant des siècles exercé sur les esprits.

\*  
\* \*

L'illusion est grande de croire que l'affaiblissement des croyances religieuses est un accident, qu'il s'explique par la malversation des impies, par la corruption du siècle ; il tient à l'évolution même et au progrès de la pensée moderne, il en est la conséquence nécessaire.

Quand l'Église s'est vue menacée par la Réforme, par la Renaissance, par l'esprit de libre examen et par la science, après un premier moment de désarroi, elle a suivi une politique admirable : elle ne s'est pas laissé aller à des concessions inutiles, elle a fait front à l'ennemi, elle a maintenu le principe d'autorité, elle a concentré ses forces, soumis ses prêtres à une discipline de plus en plus sévère, étendu le pouvoir des évêques, subordonné les clergés nationaux et leurs chefs au pape déclaré infaillible.

En face d'adversaires, que leur méthode même de libre examen divise, elle a gardé l'unité de doctrine et de direction. Et cependant l'Église n'est plus ce qu'elle fut : elle a de très grandes richesses, des défenseurs ardents, une admirable discipline ; il y a quelque chose qu'en dépit de tout elle ne peut reconquérir : l'influence spirituelle. Elle a plus de clients que de fidèles ; on ne lui demande plus la vérité, on

lui demande d'entretenir une illusion nécessaire au peuple. L'art, la science et la morale se développent en dehors d'elle. Elle appartient au passé : son triomphe est de durer. Elle n'est plus soutenue, comme aux premiers jours, par les pauvres et par les humbles, à qui elle apportait la bonne parole, par les hommes d'action et de pensée, que sollicitait l'inquiétude d'un idéal nouveau ; elle a pour elle les privilégiés, ceux qui sont en possession, tous les ennemis de Jésus, César, les pharisiens, les publicains, les riches et les puissants de ce monde. L'Église ne choisit pas son rôle ; il lui est imposé par son histoire et par les conditions que lui font les progrès de la science et de la conscience. Elle devient de plus en plus une puissance temporelle : les esprits lui échappent. Elle s'en étonne, elle s'indigne, elle accuse les philosophes, les libres penseurs, les francs-maçons, Voltaire et Rousseau ; elle se trompe ; elle est mieux organisée, elle est plus forte, elle est plus riche que ses ennemis ; mais quelque chose combat avec eux qu'elle ne peut supprimer. Les dogmes ne sont pas détruits par la critique négative, par les pamphlets, par les plaisanteries des impies ; ils sont supprimés par les vérités positives qui ne se concilient pas avec eux, qui ne pénètrent dans l'esprit qu'en les en chassant. Ils ne répondent plus à la conception que nous avons de l'univers et de ses lois ; on ne les nie pas, on les ignore.

L'esprit n'est pas une façon de magasin, où l'on entasse tout ce qu'on veut, où les matériaux les plus divers peuvent être juxtaposés, sans se mêler ni se contrarier, comme on range côte à côte, dans une bibliothèque, des livres dont l'un réfute l'autre. L'esprit est un vivant fait de vivants, — non qu'il faille

l'assimiler purement et simplement au corps animé, car il a ses lois et ses fonctions propres, — mais ses idées ne sont pas des éléments inertes, elles tendent incessamment à se coordonner en systèmes définis ; et de ces systèmes, par un travail où interviennent la spontanéité et la réflexion, il s'efforce de composer un système unique, cohérent, dont les divers membres conspirent. Les principes d'identité et de contradiction expriment sous sa forme la plus générale et la plus simple ce besoin de s'accorder avec soi-même. Nous ne pouvons affirmer et nier en même temps la même proposition. Dès que la pensée a fait retour sur elle-même, dès qu'elle s'est prise pour objet de connaissance, les philosophes ont dit et répété que la raison est ordre, que l'unité est sa loi. Les idées ne sont point extérieures à l'esprit ; il les domine, mais elles le constituent ; si elles s'opposent, si elles se contredisent, ce désordre est son désordre ; il le divise, il l'affaiblit, il se traduit en incertitude et en douleur. Le moi n'est pas une substance donnée, qui se distingue de ses représentations, de ses sentiments, dont l'unité reste inaltérée dans l'anarchie des désirs et des pensées contradictoires, il n'existe d'une réelle existence que dans la mesure où il réussit à accorder ses éléments dans l'unité harmonieuse de la forme spirituelle.

S'il en est ainsi, si l'esprit a pour loi l'accord de ses représentations en un système défini, comment admettre que notre conception de l'univers, de ses lois, de son ordonnance, de son étendue soit transformée, que l'idée de l'homme et de son rôle ici-bas, de la société et de ses fins morales, se renouvelle, et que seuls les dogmes d'une religion, répondant à des hypothèses toutes contraires, demeurent l'objet d'une

croissance immuable. L'esprit rejette les vieux dogmes, il les élimine par cela même qu'il ne peut plus les assimiler. Il y a des idées qui s'opposent, comme il en est qui s'appellent. On s'est passionné pour les problèmes théologiques; on est mort, et à bon droit, pour une opinion sur la Trinité, sur la Transsubstantiation : tout y était lié, on n'y pense plus. N'en accusez ni la malice intellectuelle, ni la corruption du cœur; de nouvelles pensées font de nouveaux esprits; l'incrédulité n'est qu'en apparence négation, car elle ne nie que ce qu'elle ne peut concilier avec les vérités, que l'Église même, après de vaines résistances est contrainte d'avouer.

Bref les dogmes répondent à une science et à une philosophie qui ont été supplantées par une science et par une philosophie nouvelles; il n'y a pas de réaction, pas de persécution, pas de richesse, de discipline qui puisse rendre à l'Église son autorité sur les intelligences. Les dogmes ne peuvent pas plus renaître que la conception de l'univers et de la vie qui leur a donné naissance : c'est une loi de la pensée qu'on n'éludera pas.

\*  
\* \*

Ne reculons pas jusqu'au moyen âge, étudions le système du monde, tel qu'il est encore exposé dans toutes les écoles du xvii<sup>e</sup> siècle, et nous verrons combien il est étroitement lié à la théologie, comment il la suppose et la confirme. On en est toujours à la *Physique* et au *Traité du ciel* d'Aristote. Uniquement préoccupés des théories qui sont entrées dans la trame de la pensée moderne, nous ne connaissons que les noms des Copernic, des Képler, des Galilée,



des Descartes. A dire vrai, ces hérétiques de la science orthodoxe, condamnés par l'Église qu'un sûr instinct avertissait du danger qu'ils lui faisaient courir, comptait pour bien moins que nous ne serions tentés de le croire. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à ne juger que sur le nombre et l'autorité des maîtres, sur la puissance des ordres religieux, la scolastique semblait aussi florissante que jamais. De nombreux traités paraissaient; les Jésuites, les Dominicains, les Franciscains rivalisaient de zèle. Saint Thomas et Duns Scot gardaient des partisans, et ces oppositions mêmes dans l'unité de méthode et de doctrine ajoutaient à l'illusion de la vie... Les Jésuites de Coïmbre, dans leurs *Commentaires*, se montrent d'admirables professeurs par l'ordre dans l'exposition et la clarté du discours. Mais les idées n'ont pas changé. Aristote reste le maître, « n'y ayant point de vraie philosophie que la sienne », et la forme ne s'améliore que pour figer la doctrine en la fixant...

Le mot « céleste » a un sens tout à la fois scientifique et religieux. Instrument naturel de la Providence, mécanisme adapté à ses fins, principe réel de tout ce qui apparaît ici-bas, le ciel est un ensemble de sphères, mues par les anges, dont la sainte hiérarchie de degrés en degrés nous élève jusqu'à Dieu même, de qui la volonté souveraine par ces ministres spirituels s'exprime et se réalise en tout ce qui est. Le système du monde est en parfait accord avec l'idée d'un Dieu personnel, conçu à l'image de l'homme. L'univers ne comprend pas des milliers de mondes, perdus dans l'espace sans bornes, dont chacun a son existence indépendante; enfermé dans les limites d'une sphère immense dont la terre occupe le centre, il forme un tout limité, dont les par-

ties conspirent, il répond à une seule et unique pensée, que son ordonnance révèle. De l'empyrée, par le premier mobile, par le firmament, l'action du créateur se transmet, se propage dans son œuvre. Rien n'arrive ici-bas que par le concours divin : le monde ne raconte pas seulement la gloire de Dieu, il est l'organisme que son amour incessamment anime et recrée. Un seul monde exige un seul Dieu. Soumise à la loi du devenir, du changement et de la mort, sortie de l'ordre cosmique et moral par le péché d'Adam, la terre sera reconquise par la rédemption, par le sacrifice du Christ. Ainsi se reconstituera dans une harmonie première la création telle que l'a conçue le Suprême Amour. Défini, limité, figuré, accordé dans toutes ses parties, dans tous les instants de sa durée, l'univers répond aux lois de l'intelligence humaine : Dieu est un homme grandi dans toutes ses puissances. On voit au Campo Santo de Pise une fresque, inspirée par quelque théologien, où se traduit naïvement cet anthropomorphisme : tout le tableau est occupé par des cercles concentriques figurant les sphères célestes ; on aperçoit seulement au-dessus la tête, et de chaque côté, les mains d'un Christ géant qui les embrasse. Le ciel du savant est le même que celui du croyant : le savant a besoin des anges pour mouvoir les cieux, et il sait au delà de quelle sphère il mettrait les pieds dans l'empyrée et verrait Dieu. Dans un même esprit, les idées ne s'opposent ni ne se contrarient, — mécanisme et finalité, ordre physique et ordre moral, — elles sont en parfait accord, toutes se concertent pour fortifier les croyances, pour justifier et confirmer les dogmes. La religion n'est pas dans l'esprit comme un corps étranger, elle se rattache étroitement à tout ce qu'il

sait, à tout ce qu'il pense, elle est le principe et la conclusion de la science, le centre de vie par rapport auquel s'organisent les idées et les images.

\* \*

Je ne sais rien de plus propre à faire comprendre combien au moyen âge la science et la foi se pénètrent, comment les idées du philosophe se continuent en intuitions mystiques, comment ses syllogismes et ses abstractions se vivifient en images et en symboles, que le *Paradis* de Dante. Ce grand, cet admirable poème, que nous ne comprenons plus, réalise sans effort cette union de la science et de la poésie, cette évolution du vrai par la beauté, à laquelle notre monde de la matière et du mouvement, grandi jusqu'à l'infini dans l'espace, mais détaché de l'esprit, semble se refuser. La *Divine Comédie*, comme la cathédrale, contient le secret d'un âge qui a marqué l'apogée du catholicisme. Pour le scolastique, le monde est un langage, la pensée de Dieu de toutes parts y transparait : sa beauté n'est pas une illusion, née d'un jeu accidentel de nos sensations et de nos sentiments, elle est, dans les sons, dans les couleurs et dans les formes, l'expression de l'intelligence et de l'amour divins. Les intuitions sensibles nous cachent et nous révèlent ce qui est ; la science, en nous découvrant les idées qu'elles traduisent, nous prépare à comprendre et à sentir leurs harmonies. La beauté n'est-elle pas une idée, une émotion visible dans le corps de sensations dont elle fait l'unité ?...

\* \*

Il en est de l'humanité comme de l'univers. L'univers est un, il est compris entre certaines limites, il a sa forme définie; nous pouvons non seulement le concevoir, mais encore l'imaginer; il est un vaste organisme qu'anime une même pensée. Rien ne s'y fait que sous l'impulsion de l'amour divin qui, par l'intermédiaire des anges, se transmet, se propage et dirige à leurs fins tous les mouvements qui s'accomplissent dans le ciel et sur la terre. Comme le monde est un, l'histoire est une. La science ici encore n'est qu'une réflexion sur la foi. Dieu est présent aux événements qui se succèdent dans le temps comme aux phénomènes qui coexistent dans l'espace. La rédemption de l'homme déchu par le péché d'Adam est le grand fait par rapport auquel tous les autres faits s'ordonnent et s'organisent. La chute de l'homme, l'élection du peuple juif, l'Ancien Testament, la loi donnée sur le Sinaï, les prophéties, la venue du Messie, la prédication de l'Évangile, les miracles et la Passion, l'établissement de l'Église, la vie des Saints, telle est la véritable histoire de l'humanité. Les empires, leurs successions n'ont de sens et d'intérêt que dans la mesure où ils préparent l'avènement ou le triomphe de Jésus. Tout est dirigé par le suprême amour au salut des hommes, tout arrive en vue des élus, du vrai peuple de Dieu. Les politiques humains sont les serviteurs involontaires et inconscients de la politique céleste... Les Romains n'ont lutté, combattu, conquis le monde, grâce à leur admirable discipline, que pour permettre la diffusion de l'Évangile et l'unité de

l'Église. La suite des événements a été prévue, prédéterminée par un Dieu personnel, dont l'intelligence procède à la façon de l'intelligence humaine. Par une sorte de jeu, dont il nous laisse à deviner le secret, il met dans le passé une figure de l'avenir, dans l'Ancien Testament toute une série de symboles dont le Nouveau Testament donne le sens, contraignant ainsi les faits à répéter sous des formes multiples la même pensée...

Ainsi simplifiée, renfermée dans ces limites étroites, composée de grandes périodes, qui se correspondent et se confirment sans se répéter, l'histoire, comme l'univers, est une; par son plan simple, elle révèle un Dieu personnel, auquel suffit une intelligence humaine amplifiée dans toutes ses facultés. Loin de surprendre et de déconcerter la pensée, le miracle est un élément intégrant de cette conception des choses; il ne nie pas la loi, il ne la contredit pas, il en est un cas particulier, une application. La loi n'est pas le rapport constant des phénomènes, elle n'est pas fixée une fois pour toutes, elle ne résulte pas de la nature des choses, elle est l'effet du concours divin, elle est l'action régulière de Dieu s'exerçant par l'intermédiaire de ses ministres spirituels; elle est une volonté générale, mais la volonté d'une personne qui ne s'enferme pas nécessairement dans ce qu'elle a résolu, qui par une décision de sa sagesse peut le modifier si des circonstances extraordinaires l'exigent. L'intelligence ne se manifeste-t-elle pas tout à la fois par cette constance dans les desseins et par cette liberté supérieure qui ne s'en fait point l'esclave. Dieu fait également la loi et son exception. Quel miracle particulier plus surprenant que ce perpétuel miracle qui dans l'histoire du passé montre une préfiguration de l'ave-

nir, qui dans la vie des patriarches et des prophètes symbolise par avance les actes du Christ et les sacrements qu'il institue !

Ainsi au moyen âge la science est en parfait accord avec la foi, la physique et l'histoire sont des corollaires de la théologie, l'étude des faits ramène à la méditation des mystères de la religion, la connaissance s'achève par la prière et par l'amour. Les idées ne se contredisent pas, ne s'excluent pas l'une l'autre, elles s'accordent dans un système dont tous les éléments conspirent. L'homme n'est pas divisé d'avec lui-même, il pense ce qu'il aime, il aime ce qu'il pense. La vérité n'est pas quelque chose d'abstrait et de mort, elle est image et sentiment : l'univers est la parole de Dieu, le Verbe visible ; la loi morale est l'ensemble des belles vies qui l'ont réalisée. Exprimée dans des images qui la rendent sensible au cœur, la vérité devient la beauté. Le catholicisme du XIII<sup>e</sup> siècle trouve sa plus haute expression dans la cathédrale, qui manifeste la force, l'unité, la belle ordonnance de la doctrine qui l'inspire.

La cathédrale, comme le monde lui-même, est la parole, le Verbe, un vivant langage qui traduit aux yeux la vérité et, par l'émotion, l'insinue au plus profond du cœur. Elle transpose la science en symboles, elle la met en images, elle la dégage de toute subtilité, de toute abstraction ; elle est le livre, la Bible de pierre que tous peuvent déchiffrer et comprendre. Par ses lignes, par ses proportions, par ses formes, par ses statues, ses bas-reliefs, ses vitraux, elle parle ; elle enseigne aux plus humbles ce que l'homme a besoin de connaître, tout ce qui est nécessaire au salut, la plus haute vérité qui n'a pas de déshérités et que Dieu ne refuse qu'aux aveugles volontaires. Elle est l'œuvre

de tous, elle appartient à tous : les doctes ont donné leur science, les artistes leur génie, le peuple son dur labeur, tous la foi commune qui accorde les volontés et fait converger les efforts. Elle exalte tour à tour l'âme pieuse, et l'humilie ; les lignes verticales montent ; ses colonnes légères s'élancent, soulèvent la nef, portent les regards et les cœurs vers le ciel ; mais le vertige des hauteurs ramène les yeux vers la terre, et l'ombre des bas-côtés engage au recueillement, à la pénitence et à la prière.

Par sa forme générale, la cathédrale rappelle l'instrument de la Passion ; elle est la croix sur laquelle, chaque jour, Jésus renouvelle le divin sacrifice pour le salut des hommes. Sa façade, ses porches, toutes ses pierres parlent, disent l'histoire du monde et de l'humanité : l'œuvre des sept jours, la Création ; Adam et Ève dans la misérable attitude du péché ; les rois de Juda qui rattachent le Messie à David ; Jésus entouré de ceux qui l'ont précédé ou reconnu, les patriarches ou les apôtres ; les saints et les martyrs qui ont fait la preuve de la doctrine par leurs vertus et leurs mérites ; enfin, le dernier acte du grand drame moral, qui donne un sens à l'univers, le Jugement dernier, l'élection des bons et le châtement des méchants, pour qui s'ouvre la gueule de l'enfer dans le jaillissement de flammes qui ne s'éteindront pas. La cathédrale n'est pas seulement le temple, le lieu où se réunissent les fidèles, un amas de pierres ; elle est l'Église vivante, l'Église militante et triomphante ; autour du Christ, tous les témoins de la loi nouvelle, confirmant la Révélation, son perpétuel miracle, dans les visibles images qui en réalisent les dogmes, la font éclater à tous les yeux et à tous les esprits.

\*  
\* \*

Depuis trois siècles, les progrès continus de la science positive ont ruiné cette conception esthétique et morale de l'univers. L'univers n'est plus le vaste temple où tout révèle la présence du Dieu qui l'a créé, le concours de la Providence qui conserve son œuvre en la recréant sans cesse ; l'édifice grandiose, mais fini, dont le plan clair, proportionné à l'intelligence humaine, ordonné autour d'un centre unique, trahit l'architecte personnel qui a embrassé les éléments multiples dans l'unité d'une même pensée. Nous ne savons plus rien de la hiérarchie savante qui gradue la splendeur des cieux selon la beauté des âmes qui les meuvent : nous ne comprenons plus le Paradis du Dante, nous ne lisons plus que son Enfer. Le ciel n'est plus incorruptible, immuable, le séjour prédestiné des esprits purs, il ne monte plus de degré en degré par delà le firmament jusqu'à l'empyrée et au trône de Dieu ; la loi du changement et du devenir, la loi de la naissance et de la mort a tout envahi, et le regard qui, d'un mouvement instinctif, s'élève vers le Très-Haut, se perd dans l'infini. Les sphères cristallines qui tournaient sous l'impulsion des anges emportant les astres dans leur révolution sont désormais brisées ; les astres se soutiennent dans l'espace, et s'y meuvent selon les lois d'un mécanisme inflexible. La voûte qui paraît reposer sur la terre et les eaux est une illusion, un effet d'optique aérienne, elle n'existe pas.

Il n'y a plus un monde unique, dont toutes les parties disposées autour d'un centre, enfermées dans la forme géométrique la plus parfaite, conspirent et



révèlent l'unité de la pensée créatrice qui les a conçues toutes à la fois ; il y a des millions de mondes dont chacun a son existence indépendante. L'idée de l'univers avait un sens bien défini, quand les corps célestes tournaient autour de la terre immobile. La diversité de leurs mouvements ne faisait que varier et qu'enrichir l'harmonie du système total qu'ils formaient. Aujourd'hui, nous pouvons bien parler du système scolaire, les planètes décrivant leurs orbites autour du soleil comme centre ; mais nous ignorons si les innombrables soleils qui peuplent l'espace composent un système unique ou s'ils constituent au contraire autant de systèmes partiels et distincts, qu'aucune loi de dépendance réciproque ne relie l'un à l'autre. L'idée d'Univers est désormais une idée vague, confuse, que nous ne réussissons plus à définir, parce que nous n'entrevoions même pas l'unité du plan qui en coordonnerait les mondes sans nombre. Sans doute, d'une façon tout abstraite, par leur attraction, leur lumière, leur chaleur, les étoiles doivent agir sur notre monde, mais l'immensité des distances rend cette action négligeable ; la distance des étoiles est pratiquement infinie...

Nous ne pouvons plus imaginer l'homme sur sa planète, que rien ne signale entre tant d'autres qui peuvent prétendre aux mêmes destinées, comme le principe et comme la fin des choses. Il devient plus que douteux que tout ait été fait et fabriqué à son usage. La rédemption de l'homme par le fils de Dieu se conciliait sans effort avec la cosmologie du moyen âge ; elle entraînait logiquement dans le plan divin, que toute l'ordonnance des choses semblait révéler ; mais voici que des millions de soleils, des milliards de planètes, de terres élèvent d'égales prétentions à la

sollicitude divine ; combien de fois s'est renouvelé le miracle de l'Incarnation ? En combien de mondes ce Dieu errant n'a-t-il pas dû et ne doit-il point encore s'exiler ? A quelle date, sur cette terre vieille de plus de 20 millions d'années, peut être rejetée l'origine du péché ? Ce n'est point par un entêtement vain que l'Église a combattu, tant qu'elle l'a pu, l'astronomie nouvelle ; un juste instinct l'avertissait de l'atteinte qu'elle portait à ses dogmes. Par le mouvement de la terre et par la pluralité indéfinie des mondes, elle faisait plus que de les nier directement, ce qui eût été peu dangereux : elle les ruinait dans l'esprit, sans les combattre, par sa conception du monde, par tout un ensemble de vérités positives qui devaient éliminer peu à peu les illusions avec lesquelles elles ne pouvaient plus s'accorder. A bon droit, la congrégation de l'Index qualifiait le système de Copernic « de fausse doctrine pythagoricienne entièrement contraire aux Saintes Écritures » ; à bon droit, l'Inquisition condamnait Galilée à abjurer à genoux, la main sur la Bible, l'hérésie du mouvement de la terre.

De même qu'à l'Univers s'est substituée la pluralité des mondes, et que l'infinie variété des phénomènes ne se laisse plus rapporter à la terre immobile au centre des choses créées, ainsi l'histoire s'est compliquée, diversifiée, divisée en histoires multiples et parallèles qui ne sauraient trouver leur unité dans l'élection du peuple juif et l'avènement du Christ. L'unité du plan providentiel, si clair pour les docteurs du moyen âge et pour Bossuet encore, ne nous apparaît pas plus dans l'humanité que dans les mondes. Le rationalisme hellénique se continue par la science et la philosophie modernes ; il a son sens et sa valeur propres. Si l'on objecte que Jérusalem, Athènes et

Rome ont eu leur rôle dans la naissance et le développement du Christianisme, dans la formation de la doctrine et dans son expansion, n'y a-t-il pas quelque chose de naïf et d'arbitraire à ne reconnaître d'autre civilisation que celle qui s'est formée sur les rivages de la Méditerranée, et à exclure de l'humanité tous les peuples qui n'y ont point participé ? Le christianisme n'est pas le centre de l'histoire, il en est un épisode ; il ne suffit pas à ramener à l'unité la vie de l'homme sur la planète. Plusieurs groupes indépendants, isolés, se sont formés, se sont développés et ont vécu parallèlement, sans se connaître les uns les autres. Le développement religieux de l'Inde s'explique par lui-même ; la culture de la Chine est originale, elle ne doit rien ni à la philosophie de la Grèce, ni au droit romain, ni au mysticisme oriental. Comment Dieu, envoyant son fils sur la terre, a-t-il ignoré deux ou trois continents, oublié les jaunes, les noirs et les rouges, privé des milliards d'hommes de la seule vérité qui soit nécessaire ? Le malheur de ces peuples a été que le Dieu des chrétiens se soit souvenu d'eux à un certain jour. La civilisation américaine n'a dû au christianisme que son anéantissement : quand le soldat ne précède pas le missionnaire, il ne tarde pas à le suivre.

Le péché originel, la rédemption, la propagation de la foi, ne suffisent plus à coordonner l'immense série des événements qui se sont succédé pendant des siècles dont le nombre nous échappe. Nous ne connaissons pas plus l'histoire dans son plan divin que l'Univers. L'unité de l'histoire ne nous apparaît pas, au principe, dans la pensée d'un Dieu personnel ; nous ne trouvons à l'origine que pluralité, anarchie, groupes multiples, s'ignorant les uns les autres.

s'efforçant vers une vie plus haute, chacun pour soi, apprenant le plus souvent à se connaître par la concurrence et par la guerre ; l'unité, bien plutôt, nous apparaît comme un idéal à réaliser par l'intelligence et par la volonté de l'homme, qui, diminuant la planète, s'affranchissant de l'espace et du temps, multipliant les voies de communication, solidarissant les intérêts d'abord contraires, donnera enfin, par la science, par la paix et par la justice, un sens au mot humanité.

Par ses principes comme par ses conclusions, la science élimine le miracle. La loi n'est plus l'effet d'une volonté, un mode de sa libre action, elle est un fait comme les autres, le rapport constant, universel, qui, présent aux phénomènes, s'en dégage, et qui, soumis à la mesure, se traduit dans la langue mathématique. A prendre les choses de ce biais, les révolutions régulières des astres ne manifestent plus la sagesse de Dieu, son amour, mais l'action nécessaire des lois mécaniques qui continuent les mouvements de la nébuleuse dans les mouvements des planètes : c'est en ce sens que Laplace a pu dire qu'il n'avait pas besoin de l'hypothèse de Dieu...

\*  
\* \*

Le XIII<sup>e</sup> siècle marque l'apogée du catholicisme ; à cette date, il ne se présente pas comme un instrument de réaction et de résistance, il a la fécondité de la vie ; il organise la pensée spéculative dans un vaste système où tout se tient et s'enchaîne ; il crée une forme nouvelle de la beauté ; il est l'aliment des plus hauts esprits, et il sait transmettre aux plus humbles l'essentielle vérité, en la faisant sensible au cœur. Par lui,

tous les hommes entrent au même titre dans la société spirituelle. Loin d'être menacé, contredit par la science, il se confond avec elle. La conception de l'univers physique unanimement admise se relie logiquement à sa théologie. Le miracle n'est pas la violation de la loi, l'arbitraire d'une volonté capricieuse ; il n'apparaît pas comme une déchirure dans le tissu des phénomènes, qui rend la science impossible ; il a le même principe que la loi, il dérive comme elle de la volonté divine qui ne fait que compléter, qu'achever par lui l'ordre moral qu'il établit librement en toutes choses. Rien n'est, rien ne se continue, rien ne se fait que par le concours divin qui nous ramène à la volonté et à l'amour du bien. Ainsi l'esprit ne reçoit pas les dogmes du dehors, par une sorte de violence, comme un corps étranger qu'il ne peut assimiler à l'ensemble de ses idées ; les dogmes sont en accord avec ses idées, ils sont le principe même par lequel il les organise et les unifie.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le Dieu personnel, conçu à l'image de l'homme, grandissant les caprices et les passions de sa créature, les anges, ses ministres spirituels, tout occupés des choses d'ici-bas, les saints doués d'un pouvoir surnaturel, le ciel réalisé, reliant de proche en proche tous les mouvements qui s'accomplissent sur la terre à l'impulsion première et comme aux pulsations de l'amour divin, toute cette mythologie naïve ne répond plus à notre conception du monde qui par là même tend à l'éliminer de l'esprit. J'entends bien que la religion n'est pas du même ordre que la science, qu'elle ne veut répondre ni aux mêmes problèmes, ni aux mêmes besoins de l'âme ; mais l'esprit ne peut se diviser contre lui-même, contredire sa science par ses croyances, violer la loi

d'unité qui le contraint à les mettre en accord. Si la science, par ses méthodes, par ses résultats, ne supprime pas le sentiment et le besoin religieux, elle ne peut manquer de modifier les croyances par lesquelles ils chercheront à se satisfaire.

Ainsi, durant le moyen âge, qui, dans les universités, dans les écoles, dans les couvents, se prolonge bien au delà des limites qu'on lui assigne, la science et la religion, loin de s'opposer, se confondent. Les esprits s'accordent dans l'affirmation des mêmes vérités fondamentales, et la foi se propage par une sorte de contagion involontaire. Les grands docteurs, les saint Thomas, les Duns Scot, les Occam n'éprouvent pas le besoin de sortir du dogme pour exercer leur libre pensée ; ils s'y meuvent à l'aise, ils mettent leur indépendance et leur originalité dans la manière dont ils y arrivent, dont ils le comprennent et l'interprètent, ils savent le retrouver comme conclusion des méthodes contraires qui, aujourd'hui encore, partagent les esprits. Les hérétiques eux-mêmes sont au point de vue de leurs adversaires. Tout confirme le dogme, tout y ramène, tout contribue à l'identifier à la pensée : la science, par la méthode déductive qui ne met pas en question les principes, par sa théorie du ciel, par sa physique de la qualité, que domine la loi des causes finales, par sa philosophie de l'histoire, comme par sa philosophie naturelle, le cercle des faits s'ouvrant au péché originel pour se fermer au jour du grand Jugement : la pratique, par l'idéal monacal, par le perpétuel appel aux puissances surnaturelles, par l'attente du miracle, qui se produit toujours quand on l'attend. On vivait dans le dogme, on le retrouvait partout, sur la bouche des doctes, dans les vieilles légendes, dans les superstitions po-

pulaires, dans les habitudes de chaque jour, jusque dans l'impiété crédule des diaboliques : il faisait vraiment l'unité de la pensée, qui n'y pouvait porter une main sacrilège sans se dissoudre elle-même.

Les temps sont bien changés. Les croyants se rapprochent, se groupent pour se confirmer dans leur foi ; ils la mettent de parti pris au-dessus de toute discussion, mais ils ne peuvent ignorer les négations qui se produisent autour d'eux, se soustraire aux vérités nouvelles qui s'accordent mal avec les vieux dogmes, se reposer dans la tranquille certitude qui naît de l'unanimité des esprits. Ils voient des hommes éclairés ou excellents nier ce qui leur paraît la vérité et la condition de toute vertu. Sans doute, il ne manquera jamais de théologiens pour imaginer quelque « distinguo » subtil qui concilie la science avec le dogme et le miracle, mais la foi est chancelante qui pose en équilibre sur une subtilité théologique. Loin de nous ramener au dogme, toute la vie nous en détourne ; il reste en dehors de tout ce qui fait l'objet de notre pensée. Le savant, en tant que tel, l'ignore, alors même qu'il y croit ; il ne le prend plus pour guide, il ne le trouve plus mêlé à toutes ses études, à l'histoire du ciel, de la terre ou des hommes. La science a été « laïcisée » avant l'école. Le géologue allonge les six jours de la création et l'astronome calcule les effets de la gravitation au lieu de méditer sur l'action des anges. La métaphysique alexandrine, qui jadis justifia le dogme de la Trinité, lui donna je ne sais quoi de neuf et de hardi, est embaumée depuis des siècles dans la nécropole des idées mortes.

On objecte que la science, enfermée dans l'étude des phénomènes naturels, ne supprime pas plus la religion que la métaphysique. Ses méthodes lui inter-

disent les problèmes d'origine, de fin dernière, qui ne cessent pas de se poser parce qu'elle est impuissante à les résoudre; pour qu'il y ait conflit, il faut qu'il y ait rencontre; la religion est à un autre plan que la science. — Soit, mais la science, de mieux en mieux, définit le problème du réel, tout à la fois en précise et en complique les données, change enfin l'objet dont la religion prétend révéler l'origine et la fin. D'abord l'univers tellement s'amplifie, recule ses limites dans l'espace et dans le temps, qu'un petit Dieu tatillon ne répond plus à sa grandeur et à sa diversité: il faut que la pensée créatrice et providentielle soit conçue à la mesure de son objet. La science ne le nie pas, elle ne s'en occupe point, elle l'ignore; mais peu à peu elle a créé, en le découvrant, un monde où ce petit Dieu n'a plus sa place, ni son rôle. On ne change pas l'idée de l'univers sans changer, qu'on le veuille ou non, l'idée de Dieu.

La science transforme le sujet comme l'objet de la pensée; elle modifie l'esprit par l'habitude des méthodes exactes et sévères qu'elle lui impose. Elle sait qu'il y a bien des manières de se tromper, que les pires mensonges sont les mensonges involontaires, qu'il n'y a garantie de vérité que là où il y a sang-froid, impartialité, et qu'un témoignage sacré risque fort de n'être qu'une hallucination passionnée. Elle ne cherche pas un critère mystérieux du vrai, l'accord des esprits lui suffit; il ne manque jamais quand on montre le vrai ou qu'on le démontre, quand on apporte des faits ou des preuves. « Où l'on crie, dit Léonard de Vinci, il n'y a pas vraie science, parce que la vérité a une seule conclusion qui, publiée, détruit le litige pour jamais. » Certes, si le savant interdit à l'esprit toute spéculation qui dépasse l'expérience, l'enferme d'au-



torité dans les faits et dans les lois, il oublie qu'on ne supprime pas les problèmes qui s'imposent à la pensée. En admettant même que ces problèmes ne soient pas susceptibles de recevoir une solution définitive, il importe de ne pas les abandonner au pur caprice des fantaisies désordonnées, d'appliquer à la détermination des conjectures qu'ils permettent les règles d'une méthode rationnelle. Mais la science ne nous autorise plus à ériger nos conjectures en dogmes : la pratique de sa logique nous donne l'habitude d'aller du connu à l'inconnu. Nous ne pouvons plus élever la prétention d'expliquer ce que nous pouvons connaître, parce que nous ne pouvons que conjecturer. « Vois, lecteur, — écrivait déjà Léonard de Vinci — comme nous ne pouvons nous confier à nos anciens, lesquels ont voulu définir ce qu'est l'âme, ce qu'est la vie, choses hors de preuve, tandis que les choses qui, par l'expérience, en tout temps, se peuvent connaître et prouver clairement, sont restées pendant tant de siècles inconnues ou faussement expliquées. Si nous doutons de la certitude de chaque chose qui passe par les sens, combien plus devons-nous douter des choses rebelles à ces sens, comme de l'existence de Dieu, de l'âme et de choses semblables, à propos desquelles toujours on dispute et conteste ! Et en fait, il arrive que toujours, où manque la raison, les clameurs y suppléent, ce qui n'arrive pas dans les choses certaines. » Une révélation n'a de valeur que pour les individus qui l'acceptent. La religion ne nous apparaît plus que comme une interprétation symbolique et subjective qui n'a droit au respect que si elle n'élève pas la prétention de s'imposer à tous les esprits par la force et la contrainte.

GABRIEL SÉAILLES.

## La Patrie

---

Dans le numéro du 1<sup>er</sup> novembre de *la Coopération des idées*, M. Deherme me fait l'honneur de combattre certaines vues que j'ai émises dans mon dernier livre *l'Humanité et la Patrie*. Je l'en remercie. Rien ne m'est plus agréable que de voir mes idées discutées par des hommes de bonne foi : la vérité sereine surgit de ces luttes courtoises de l'intelligence.

Mais je crains fort, l'éminent directeur de *la Coopération des idées* me permettra de le lui dire, qu'il ait lu un peu à la hâte mon étude sur la patrie, ou qu'il ne l'ait plus eu bien présente à l'esprit au moment où il écrivait son article.

Il redoute une humanité formée d'une poussière d'hommes — pour employer cette expression de Louis Veuillot — réunie sous un gouvernement central, et forcément oppressif. Eh ! grand Dieu ! qui donc ne redouterait pas un tel monstre, et ai-je jamais rien écrit qui puisse faire soupçonner chez moi la poursuite d'un but pareil ?

M. Deherme aime la France. Qu'il se rassure ! je l'aime aussi.

Qu'il ouvre mon livre à la page 213, il y lira :

L'amour se diversifie tout en s'unifiant . . . . .

. . . . .

Dans mon cœur de Français, je ne distingue pas entre un Provençal et un Normand ; je ne rêve pas des droits inégaux pour la Normandie et pour la Provence ; mais je

suis né en Provence, je connais à peine la Normandie, et la première fait battre mon cœur d'une manière plus douce que l'autre.

Pourquoi les choses se passeraient-elles autrement lorsque nos nations actuelles se briseront et s'amalgameront dans l'unité européenne ?

Même lorsque l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, auront cessé d'exister. . . . .

. . . . ., l'esprit français n'en conservera pas moins sa nature claire, hardie, enthousiaste, primesautière, désintéressée ; l'esprit allemand ne perdra rien de sa profonde philosophie, de sa ténacité dans la recherche, de ce quelque chose de nuageux et de vague qui en fait le charme extrême. Cet esprit de l'Allemagne, je l'apprécierais, je l'aimerais sans nul doute, si je vivais encore à ce moment-là. Mais, né en France, participant davantage du caractère de ses habitants, mes goûts étant les leurs, alors, comme aujourd'hui, je préférerais l'esprit français.

*En un mot, il y aura toujours des gradations dans nos affections. Notre famille d'abord, ensuite notre ville, puis notre province ; plus loin notre race, plus loin encore la grande patrie fédérative du monde civilisé, et, dans un lointain obscur, l'humanité unie.*

Si j'ai bien saisi l'article de M. Deherme, il n'y a pas là une seule phrase qu'il ne pût contresigner.

Je prie maintenant mon aimable contradicteur de se transporter à la page 217. J'y examine l'hypothèse invraisemblable, et à tout le moins fort éloignée, où les caractères nationaux des divers peuples actuels viendraient à s'effacer et à se fondre dans un caractère nouveau, et je poursuis ainsi :

D'ailleurs, ce phénomène, dût-il se produire à la longue, en quoi y aurait-il lieu de s'en alarmer ?

Qu'un peuple en assassine un autre ; qu'il cherche à détruire par la violence ses mœurs, ses coutumes, ses

traditions ; que l'Allemagne opprime l'Alsace et cherche à la germaniser par la force ; que l'Angleterre fasse peser son joug sur l'Irlande ; que la Russie emploie les moyens les plus brutaux pour russifier la Pologne, et aille presque jusqu'à lui interdire l'usage de sa propre langue, voilà ce qui est odieux, ce qu'il faut flétrir . . . . .

Mais si, avec le temps, le Provençal, le Gascon, le Basque, le Breton, le Flamand s'éliminent pour ne laisser subsister en France que le Français ; si, au sein d'une nation libre, les caractères s'uniformisent naturellement, sans violence, sans haine, non point parce que les races se seront écrasées, mais parce qu'elles se seront fusionnées, où sera le mal ? Qui en aura souffert ? Si les défauts des uns s'effacent, neutralisés par les défauts opposés des autres ; si les qualités de ceux-ci se multiplient par les qualités de ceux-là ; s'il en résulte un peuple plus élevé, plus moral, plus libre ; si, les divergences s'éteignant, la solidarité et l'amour augmentent, qui donc osera se plaindre d'un pareil résultat ?

Et évidemment ce que je dis du Provençal dans ses rapports avec le Gascon, le Basque, le Breton ou le Flamand, j'ai le droit de le dire du Français dans ses rapports avec le Russe, l'Allemand, l'Italien, l'Américain... Le gouvernement qui régit l'Allemagne envahit-il la France ? veut-il détruire le génie national du pays, supprimer sa langue, arrêter son développement ? Il faut l'en empêcher par tous les moyens. *A la violence il doit être répondu par la violence, à la guerre par la guerre. C'EST UN DEVOIR SACRÉ DE DÉFENDRE L'INDÉPENDANCE DE LA PATRIE . . . . .*

Dans ce passage encore je cherche ce qui pourrait être en contradiction avec les sentiments de M. Deherme.

Qu'il aille maintenant aux pages 222, 223 et 224 de mon livre. Il y trouvera une comparaison entre l'homme et le corps social. L'homme est un assem-

blage d'organes, formés eux-mêmes d'éléments variés, qui s'entrecroisent et, possédant entre eux une étroite connexion, se solidarisent en un système; un ensemble d'organes concourant à une fonction commune constitue un appareil. « Et la réunion de tous ces appareils nous donne l'homme, c'est-à-dire l'être tout à la fois le plus centralisé et le plus autonome dans ses parties. » Quant à la société, voici comment je m'exprime :

Voilà l'image qu'il y a lieu de se faire de la société : L'Humanité est l'organisme général. Elle se compose d'organes spéciaux, de systèmes, d'appareils, qui se croisent, se pénètrent, travaillent à un but commun.

Appareils, systèmes, organes sont ici les groupes territoriaux, les groupes professionnels, les groupes moraux. Réunis dans la magnifique unité humaine, aucun d'eux ne peut jamais contrarier les autres, sous peine de mort. Tous sont forcés, par leur entrecroisement inextricable, de s'aimer et de s'entr'aider.

Avec cette constitution finit la haine et la guerre. Nous ne pouvons pas haïr l'Allemand, puisque, tout en appartenant à la France, nous appartenons à des groupes spéciaux qui ont leur prolongement en Allemagne, et il en est de même de l'Allemand par rapport à nous. LA PATRIE NE S'ÉTEINDRA PAS PLUS DANS L'UNITÉ MONDIALE QUE LA FAMILLE NE S'EST ÉTEINTE DANS LA CITÉ. Bien au contraire ! En changeant de forme, elle s'épurera et s'amplifiera.

Actuellement, elle est faite de haine, de violence et de guerre; demain, elle sera faite d'amour, de travail parallèle, d'échanges fraternels. *En aimant tous nos semblables, nous ne désapprendrons pas à aimer nos compatriotes.* Nous APPRENDREONS, AU CONTRAIRE, A LES AIMER MIEUX.

Voit-on rien dans ces lignes qui soit de nature à donner l'idée de la poussière d'hommes que, si justement, on tient pour antisociale à la *Coopération des Idées*.

M. Deherme ne veut pas qu'on crie : « A bas l'ar-

mée ! » Il entend, sans doute, que l'armée soit limitée dans son emploi, à la défense nationale, qu'elle soit mise dans l'impossibilité de se retourner contre les libertés de son pays ; il ne répugne pas aux milices en principe, pourvu qu'il lui soit démontré que ce système n'est pas de nature à nous affaiblir ; mais il veut une force imposante pour garantir l'indépendance, la liberté, le développement graduel du pays.

Ai-je jamais dit le contraire ? Je le renvoie encore à mon livre, page 233, dernier alinéa. Il pourra y lire :

Je ne suis pas de ceux qui vont sans cesse criant : « Vive l'armée ! » Mais je ne suis pas non plus de ceux qui offrent la seconde joue à qui les frappe sur la première. *Aussi longtemps que la Force demeurera la loi suprême, MA PATRIE AYANT LE DROIT DE VIVRE COMME LES AUTRES, JE LA VEUX FORTE, PUISSANTE, APTÉ A FAIRE RESPECTER SON TERRITOIRE ET SA LIBERTÉ.*

Jusqu'ici je ne vois pas bien où sont, entre M. Deherme et moi, les divergences.

Il est vrai qu'après avoir montré la nécessité d'une organisation militaire dans un état social comme le nôtre, je constate les dépenses, les pertes d'énergie qu'une pareille organisation occasionne, et j'aspire à une fédération européenne qui, en faisant disparaître ces engoulements, dès lors inutiles, de capitaux, permettra dans l'ordre économique les réformes devant lesquelles le pays est actuellement arrêté par les difficultés budgétaires. M. Deherme, dans son article, ne conteste pas cette antinomie. Donc il l'accepte ; et, s'il l'accepte, il désire forcément, comme moi, la faire disparaître, puisque dans la nature entière l'économie des forces est la condition essentielle de tout progrès.

Il m'accuse, il est vrai, de m'être déclaré le compatriote de Bebel, Zorilla, Spencer et de m'être consi-

déré comme étranger à MM. de Mun et Buffet, et il en déduit que, pour moi, la France se résume dans le parti radical socialiste.

Je ne suis cependant pas le premier à avoir exprimé une idée semblable ; et, il y a plus d'un demi-siècle, Lamartine, qui n'était ni radical ni socialiste, écrivait :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense.  
L'humanité, c'est mon pays.

Non ! je n'enferme pas la France dans un parti, et moins encore dans une coterie. Mais je l'enferme dans la défense des grands principes qui sont sortis de la Révolution et qui, bien que souvent encore assez mal appliqués, constituent depuis cent douze ans la base de nos institutions et de notre nationalité. La société de 1400 ou de 1200 ne nous représente pas plus la France que l'ovule générateur ne nous représente l'homme ; et ceux qui rêvent de me ramener à ce passé sont plus éloignés de moi que ceux qui travaillent au progrès chez les autres peuples. M. Deherme proteste. Au fond, je suis convaincu qu'il s'entendrait beaucoup mieux avec les esprits libres qui s'élevaient de l'autre côté de la Manche contre l'invasion du Transvaal, qu'avec les prétendus Français qui prennent leur mot d'ordre à Rome.

Travailler contre l'idée de patrie dans ce qu'elle a d'exclusif, de religieux, ce n'est donc pas se mettre en opposition avec la nature ; c'est favoriser l'évolution naturelle.

Pas un des arguments qu'on nous oppose, et qui n'eût été opposable à ceux qui ont brisé la Bourgogne pour faire la France, ou la Toscane pour faire l'Italie.

Prêchez donc le retour à la Bourgogne, à la Tos-

cane et, par voie de conséquence, au groupe familial primitif ; car l'argumentation reste vraie lorsqu'on descend de la province à la commune et de la commune à l'agglomération familiale, ou bien élevez-vous avec nous à l'harmonieuse conception d'une humanité fédérée dans sa diversité infinie.

Craint-on de devancer l'heure et d'être l'objet d'une invasion nouvelle ? Mais personne ne projette de se livrer à l'envahisseur et, sous couleur de fraternité, d'encourager les crimes internationaux, par le spectacle de l'abandon de soi-même. Tant qu'il y aura des rois et des capitalistes, tout est à craindre, et nous devons nous tenir sur nos gardes.

C'est entendu ! Et il se pourrait même, si nous étions envahis, que nous fussions amenés à crier de nouveau et avec enthousiasme : « Vive la Patrie ! »

Seulement, ce n'en serait pas moins là un cri rétrograde, quoique, dans notre hypothèse heureusement improbable, il fût redevenu nécessaire. Toute guerre amène une ère fort longue de réaction. 1870 a fait reculer le genre humain d'un demi-siècle. Comme d'ailleurs les Saint-Simoniens avaient raison de professer que, contrairement à l'adage courant, c'est en préparant la paix qu'on assure la paix et non en préparant la guerre, nous travaillons plus efficacement à l'avenir radieux de la fraternité universelle en criant : *Vive l'humanité !* qu'en nous cantonnant sur le vieux cri de *Vive la patrie*. Ce cri, nous le préférerions si le malheur des temps nous en faisait une obligation ; mais pour l'heure il est inutile, l'amour du sol natal étant assez profondément inscrit dans nos cœurs pour n'avoir nul besoin d'être manifesté. Par contre, nous ne saurions trop souvent parler de fraternité internationale, ce sentiment étant plus moderne et



ayant grand besoin d'être fortifié par une culture de tous les instants.

Je crois que ces explications feront cesser tout malentendu philosophique entre M. Deherme et moi. Je regretterais qu'il en fût autrement, le fondateur de la *Coopération des idées* étant un de ces esprits précis et nets avec lesquels on aime à se trouver en conformité de pensée.

ALFRED NAQUET.

---

## Les Universités Populaires

---

**Pour M. Paul Bourget.** — A la suite de la conférence faite à la *Coopération des Idées* : « D'une Esthétique pratique. Conseils aux ouvriers d'art », M. J. Péladan nous a adressé la lettre suivante :

Monsieur,

Je serais heureux que vous portiez à la connaissance de mon public d'hier soir mes félicitations et mes sympathies.

J'ai trouvé, parmi vous, une attention soutenue, une compréhension remarquable, une réceptivité étonnante, et les bienséances de la plus parfaite éducation.

Vous êtes incomparablement supérieurs aux mondains, non seulement en intelligence et en largeur de vues, mais en bon ton, en comme il faut, en distinction, *en véritable aristocratie*.

Voulez-vous leur dire qu'ils m'ont inspiré la plus chaleureuse estime, alors que j'étais venu avec quelque prévention ?

Cordialement...

PÉLADAN.

**Nouvelles U. P.** — Une université populaire vient de se fonder à Nogent-sur-Marne. D'autres sont en formation à Viroflay (Seine-et-Oise), à Sainte-Cécile d'Andorge (Gard),

et à Nantes. Il est à remarquer que beaucoup d'universités populaires se créent dans les villages.

**La Cité universitaire coopérative.** — La Cité universitaire coopérative, ayant pleinement réussi dans l'essai entrepris l'an passé (Maison coopérative d'étudiants), s'organise définitivement et prend une nouvelle extension.

Les fondateurs ayant fait choix d'un local, 95, boulevard Saint-Michel, y reçoivent le lundi de 8 à 10 heures du matin, le mercredi et le vendredi de 2 à 4 heures de l'après-midi, les étudiants désireux d'habiter la maison coopérative, et, en général, les personnes s'intéressant à la Cité universitaire coopérative.

### CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur de la *Coopération des Idées*,

Dans votre numéro du 1<sup>er</sup> novembre dernier, on expose, sous la signature A. Baumann, une théorie assez étrange de laquelle il résulterait que tout admirateur d'un grand homme doit s'abstenir soigneusement de concourir à sa glorification sous la forme d'un monument élevé sur la place publique.

La critique impliquée sous cette assertion vise donc directement les souscripteurs de la statue d'Auguste Comte dont vous vous êtes honoré de faire partie.

Mais, pour la complète édification de vos lecteurs, je dois vous faire savoir que la réprobation dont M. Baumann s'est fait l'organe l'atteint tout le premier, puisqu'il a versé le 6 septembre, entre les mains du trésorier de la statue d'Auguste Comte, une somme de 50 francs qui figure dans la 21<sup>e</sup> liste de souscription publiée dans le numéro de novembre 1901 de la *Revue Occidentale*.

Je ne veux rien ajouter à cette constatation dont vos lecteurs tireront eux-mêmes la morale qu'elle comporte.

Agréer mes saluts empressés,

LUCIEN MOMENHEIM,  
Vice-président de la Société positiviste de Paris.

---

*Le Directeur-gérant* : G. DEHERME.

# LE PALAIS DU PEUPLE

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

(Constituée légalement à Paris le 14 Juin 1900)

**Siège social : 157, Faubourg Saint-Antoine**

**PARIS**

## COMITÉ DE PATRONAGE

MM. A. Aulard, professeur à la Faculté des Lettres; Pierre Baudin, ancien ministre, député; Henri Bauër, homme de lettres; Ch. Beauquier, député; Henry Béren-ger, homme de lettres; Maurice Bouchor, homme de lettres; Emile Boutroux, de l'Insti-tut; Henri Brisson, ancien président de la Chambre, député; Victor Brochard, pro-fesseur à la Sorbonne; Ferdinand Buisson, professeur à la Sorbonne; Eugène Carrère, artiste peintre; Victor Charbonnel, homme de lettres; Georges Clemenceau, homme de lettres; Dr Delbet, député; Hector Depasse, homme de lettres; Lucien Descaves, homme de lettres; Paul Desjardins, professeur au lycée Michelet; Dr Paul Dubuisson, médecin chef de l'asile Sainte-Anne; Emile Duclaux, de l'Institut, directeur de l'Institut Pas-teur; A. Espinas, professeur à la Sorbonne; d'Estournelles de Constant, ministre pléni-potentiaire, député; Arthur Fontaine, directeur du Travail au ministère du Commerce; Lucien Fontaine, industriel; Marcel Fournier, directeur de la *Revue politique et par-lementaire*; Eugène Fournière, député; Anatole France, de l'Académie française; Gustave Geffroy, homme de lettres; Charles Gide, professeur à la Faculté de Droit; Paul Guieysse, ancien ministre, député; Charles Guieysse, secrétaire général de la Société des Universités populaires; Etienne Jacquin, conseiller d'Etat, président de la *Ligue de l'Enseignement*; A. Keüfer, secrétaire de la Fédération du Livre, vice-prési-dent du Conseil supérieur du Travail; Ernest Lavisse, de l'Académie française; Jules Lermina, homme de lettres; Henry Michel, professeur à la Sorbonne; A. Millerand, ancien ministre, député; Gabriel Monod, de l'Institut; Pierre Morel, conseiller mu-nicipal; Edouard Petit, inspecteur général de l'Instruction publique; Georges Renard, professeur au Conservatoire des arts et métiers; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne; F. Schrader, géographe; A. Vila, secrétaire de la Chambre consultative des Associations ouvrières de production de France; Charles Wagner, pasteur; Emile Zola, homme de lettres.

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

*Président* : Raphaël Barré; *directeur* : Georges Deherme. — Maxime Adler, Achille Caron, Jules Dupasquier, Auguste Garnery, Léon Letellier, Henry Loyfert, Lucien Samson.

## EXTRAIT DES STATUTS

ART. 2. — La Société a pour objet la construction, la mise en œuvre du Palais du Peuple, à Paris, et la création d'établissements analogues en province.

ART. 4. — La Société prend la dénomination de : *LE PALAIS DU PEUPLE, Société anonyme à capital variable.*

ART. 6. — Le capital social est variable. Il est formé d'actions de cinquante francs.

ART. 8. — Les actions sont payables **cinq francs** en souscrivant et le solde suivant décision du Conseil d'administration.

Les actions peuvent être libérées par anticipation.

Envoi franco des statuts et de la notice explicative à toute personne qui en fera la demande au Siège social, 157, faubourg Saint-Antoine.

En vente à la « Coopération des Idées »

<i>Un Pessimiste français,</i> par G. Deherme. . . . .	0 25	0 30
<i>Tolstoï,</i> par Suarès. . . . .	1 »	1 15
<i>Le Palais du Peuple,</i> par Gabriel Séailles. . . . .	0 10	0 15
<i>Lettres d'un répétiteur en congé,</i> par Brenn. . . . .	0 60	0 70
<i>Jules Lagneau</i> (avec por- trait) . . . . .	0 50	0 60
<i>Le Coopératisme</i> (illu- stré), par A.-D. Bancel, broché. . . . .	1 50	1 70
<i>La Coopération des Idées. — Une ten- tative d'éducation et d'organisation popu- laires,</i> par G. Deherme . . . . .	0 50	0 55
<i>L'Education des Cel- lules,</i> par Emile Du- claux . . . . .	0 20	0 25
<i>De la Tolérance dans les U. P.,</i> par Lucien Le Foyer . . . . .	0 10	0 15
<i>Les Règles de l'Hon- nête Discussion selon Pascal,</i> par Paul Des- jardin . . . . .	0 60	0 70
<i>Almanach de la Coopé- ration.</i> . . . . .	0 40	0 50
<i>Les Jésuites,</i> par Paul- Armand Hirsch. . . . .	0 30	0 40
<i>La Guerre et la Paix par des chiffres,</i> par Lucien Le Foyer. . . . .	0 20	0 25
<i>Que peut l'Ecole contre la Guerre ?</i> par E. Triebel, traduit par V. Rossignol . . . . .	0 10	0 10
<i>Spoliation des Indigè- nes de Nouvelle- Calédonie.</i> . . . . .	0 25	0 35

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés, SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M<sup>e</sup> Brulle  
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay,  
Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux  
Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000  
journaux par jour

La COOPÉRATION des IDÉES

Revue mensuelle  
de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de 530 pages, relié  
toile 10 fr. — France : 11 francs.

(1899-1900)

Relié toile : 5 fr. — Franco 5 fr. 50.  
— Non relié : 4 fr. — Franco : 4 fr. 50.

(1900-1901)

La Coopération des Idées, journal  
hebdomadaire d'action et d'éducation  
sociale (63 numéros). — 3 francs. —  
Franco : 3 fr. 50.

(1901-1902)

La Coopération des Idées, revue  
mensuelle d'éducation sociale (12 nu-  
méros, 400 pages). Non relié : 3 fr. —  
Franco : 3 fr. 50.